

Fiche 2

Désobéir

Étienne de La Boétie

Contexte : La rébellion d'un humaniste

La rencontre entre Montaigne et La Boétie en 1557 marque l'une des plus fameuses amitiés de la culture française. En effet, la relation entre ces deux intellectuels, entamée alors que Montaigne n'a que vingt-quatre ans, ne prend fin qu'à la mort de La Boétie. Le décès subit de ce dernier, du fait d'une dysenterie ou des suites d'une épidémie de peste, laisse pour Montaigne un vide immense que rien ne saurait combler et qu'il résume par la formule fameuse « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». La publication posthume des papiers de La Boétie par Montaigne est la forme qu'a prise *post mortem* cette amitié hors du commun : « il me laissa d'une si amoureuse recommandation, la morte entre les dents, par son testament, héritier de sa bibliothèque et de ses papiers » écrit Montaigne.

Cette amitié a eu tendance à minimiser le travail et l'importance de La Boétie, longtemps considéré comme un comparse et dont les travaux ont souvent été attribués à Montaigne lui-même. Il semble néanmoins qu'il n'en est rien et qu'Étienne de La Boétie a bien écrit ses sonnets ainsi qu'une longue dissertation intitulée *Discours de la servitude volontaire*, vouée à un grand succès au-delà des cercles restreints de l'humanisme : « il écrivit, par manière d'essai, en sa première jeunesse, à l'honneur de la liberté, contre les tyrans » (Montaigne).

De là, qu'est-ce que l'humanisme ? S'agit-il de l'amour des belles lettres ou de l'amour du genre humain ? Il est notoire que le XVI^e siècle se caractérise par la naissance de l'humanisme européen dont les sources principales d'inspiration sont l'esthétique, la littérature, la philosophie antiques. Mais, pour La Boétie, la question est capitale et la réponse double.

Premièrement, la connaissance et la transmission du Latin et du Grec auxquelles sont souvent assimilées les humanités classiques font partie des talents dont dispose le jeune humaniste de la Renaissance, Étienne de La Boétie. Comme quelques mythes intellectuels français, Radiguet ou Alain-Fournier, Étienne de La Boétie est un

talent précoce dont l'œuvre est aussi célèbre qu'elle est mince. Il est né en 1530 et mort à l'âge de trente-trois ans en 1563. Prompt dans ses études, il approfondit les humanités classiques et réussit précocement sa licence de droit : à l'âge de vingt-trois ans, il obtient, sur dérogation, la charge de conseiller au Parlement de Bordeaux.

Parallèlement, il s'adonne à l'écriture et, suivant la mode de son temps, rédige vingt-neuf sonnets et des traductions de Xénophon. *Le discours de la servitude volontaire* (1546) n'est de ce point de vue qu'un des « forfaits classiques qui se commettent au sortir de Tite-Live et de Plutarque » comme l'a souligné Sainte-Beuve et que le jeune La Boétie a écrit à l'âge de seize ans.

Deuxièmement, l'humanisme est aussi un amour particulier de l'homme qui conduit à faire de celui-ci le centre des préoccupations en lieu et place de Dieu. La Boétie ne s'engage jamais sur ce point mais préfère parler de « nature » ou de « bonne mère » plutôt que de Dieu. Dans le contexte des conflits de religions et de la future Saint-Barthélemy dans lequel il écrit, l'humanisme est concurrencé par la guerre civile et son lot d'horreurs. Le Parlement auquel appartiennent de grands esprits comme le jeune Étienne mais aussi Michel de L'Hospital est sévère dans son ensemble et condamne à mort de nombreux hérétiques. L'humanisme permet alors à La Boétie de se tenir à distance des « fous de Dieu » et de ceux qui les envoient au bûcher. Il conserve ainsi droiture et rectitude morales.

I. Une explication psychologique de la tyrannie

1. Le paradoxe de la « servitude volontaire »

La grande innovation de La Boétie est de renverser la lecture traditionnelle de la tyrannie. La philosophie classique, Platon notamment dans *La République*, considère en effet que le pouvoir tyrannique trouve son origine dans le dévoiement du pouvoir d'un seul, c'est-à-dire de la monarchie. Un tyran (ou τυραννος, en grec) est considéré comme un homme corrompu qui abuse des pouvoirs qui lui ont été conférés.

La Boétie déroge à la philosophie classique en affirmant au contraire que la tyrannie résulte d'un **mécanisme psychologique**, la fascination qu'exerce le grand homme sur les autres. Il n'obtient pas le consentement de tous à son régime par la force mais au contraire par l'adhésion qu'il parvient à obtenir car il est dans la nature humaine de désirer être commandé et obéir. Paradoxalement, la servitude n'est pas imposée mais elle est librement choisie par des individus qui sont par nature des esclaves.

Zoom sur... La servitude volontaire

Voir un nombre infini de personnes non pas obéir mais servir ; non pas être gouvernés, mais tyrannisés ; n'ayant ni biens ni parents, femmes ni enfants, ni leur vie même qui soit à eux ! souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare contre lequel il faudrait défendre son sang et sa vie devant, mais d'un seul ; non pas d'un Hercule ni d'un Samson, mais d'un seul homme, et le plus souvent le plus lâche et féminin de la nation ; non pas accoutumé à la poudre des batailles, mais encore à grand-peine au sable des tournois ; non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empêché de servir vilement à la moindre femmelette. Appellerons-nous cela lâcheté ?

Discours de la servitude volontaire, GF, 2016, page 110.

2. Les mécanismes de la tyrannie

Deux principes accompagnent l'exercice de la tyrannie :

- Elle est proportionnelle au degré de liberté à laquelle renoncent ceux qui sont gouvernés
- Elle ne dure qu'aussi longtemps que ceux qui sont gouvernés y consentent.

Elle est donc non pas le contraire de la liberté mais est souvent le résultat de choix libres. L'explication en est double : la servitude résulte de la dénaturation des gouvernants et de la dénaturation des gouvernés, car l'homme par nature aime la liberté.

- **Dénaturation des gouvernants** : Le tyran ne gouverne pas seul. Il s'appuie sur un petit groupe d'hommes (les gouvernants) qui abdique sa propre liberté contre de l'argent. Les courtisans, une fois corrompus, permettent ainsi au tyran de gouverner les autres.
- **Dénaturation des gouvernés** : C'est l'habitude et l'usage de la servitude chez les gouvernés qui remplacent progressivement la liberté naturelle et expliquent la possibilité de l'existence de la tyrannie.

3. Les illusions des courtisans

Les courtisans pensent, ce faisant, qu'ils bénéficieront d'une certaine bienveillance de la part du tyran ou que du moins leur condition sera meilleure que celle des gouvernés. Ils se trompent car, d'une part, **l'appétit de pouvoir** du tyran est sans limite, d'autre part, **sa cupidité** est sans borne. Pour La Boétie qui puise dans l'histoire des exemples de sa théorie (Xerxès, Néron...), il ne peut y avoir d'amitié avec le tyran car ce dernier a toujours peur et souhaite recevoir plus qu'il ne donne.

II. Une volonté de redéfinition de l'homme

1. L'affirmation de la liberté comme droit naturel

Contemporain du philosophe italien, La Boétie peut être considéré comme un anti-Machiavel dans la mesure où il affirme, dans son texte, que la liberté est dans la nature de l'homme. Rejetant le réalisme politique, il rejoint des philosophes comme Grotius¹ dans l'affirmation de principes qui préexistent à l'établissement de la communauté politique.

2. L'éloge de la véritable amitié

Néanmoins, cette liberté, qui est dans la nature de l'homme et lui est attribuée dès la naissance, n'existe qu'en société. Elle ne peut s'exercer que si elle s'accompagne d'amitié entre être moraux et égaux entre eux.

III. Une source d'inspiration politique

1. Monarchomaques et tyrannicide

La Boétie prend position au sujet d'une grande querelle de philosophie politique : faut-il tuer le despote ? Le juriste est profondément conservateur et pour lui, il est clair que rien ne saurait justifier le tyrannicide.

D'une part, La Boétie est favorable au maintien de la monarchie et il n'est en rien partisan de l'anarchisme. D'autre part, le texte témoigne d'un certain mépris pour le peuple dont l'érudit se forme une vision négative.

Le texte n'est pas « séditieux contre la monarchie », comme l'ont pensé certains de ses lecteurs, notamment au moment de la mise en place de la doctrine absolutiste au XVII^e siècle. Il relève de la stricte analyse philosophique et juridique, non pas du manifeste politique. Sous la monarchie, son irrévérence lui crée néanmoins quelques admirateurs parmi les bibliophiles comme le factieux Cardinal de Retz.

2. « Une arme à remuer et renverser l'État » (Sainte-Beuve)

L'expression est de Sainte-Beuve et traduit la perception que l'histoire littéraire post-révolutionnaire a longtemps eu du *Contr'Un*. Après 1789, nombreux sont ceux qui, comme Marat, ont vu ou ont fait semblant de lire, dans ce texte, un appel à l'action révolutionnaire. L'admiration de Lammenais au XIX^e siècle, qui y trouvait une coloration mystique, n'empêche pas que le texte soit régulièrement publié jusque sous l'Occupation afin d'appeler au soulèvement populaire.

¹ Inventeur du droit naturel.

3. Un ancêtre de la désobéissance civile ?

La Boétie distingue entre obéir et servir. L'obéissance est pour lui un devoir moral tandis que la servitude résulte d'une dénaturation de l'individu. En fait, il n'existe pas de servitude mais que de la servilité.

Le constat est partagé par le philosophe américain Henry David Thoreau dans son ouvrage paru en 1849 et intitulé *La désobéissance civile* (*Civil Disobedience*).

Zoom sur... la désobéissance civile

Des milliers de gens sont opposés en opinion à l'esclavage et à la guerre, mais il ne font rien, en effet, pour y mettre un terme ; ils s'estiment enfants de Washington et de Franklin, et s'asseyent les mains dans les poches en déclarant qu'ils ignorent quoi faire et ne font rien ; ils subordonnent même la question de la liberté à celle du libre-échange et lisent tranquillement le cours des prix en même temps que les dernières nouvelles du Mexique après dîner et, qui sait, s'assoupissent sur les deux. Quel est le prix courant d'un honnête homme et d'un patriote aujourd'hui ? Ils hésitent, et ils regrettent et parfois ils font des pétitions ; mais ils ne font rien d'ardent et d'efficace. [...] Ce seront eux les seuls esclaves.

La désobéissance civile, Henry David Thoreau, éditions Mille et Une Nuits, 2000 (p. 18 et p. 19)

Suite à son emprisonnement qui a suivi son refus de payer ses impôts, Thoreau écrit un essai dans lequel il expose sa doctrine principale. Lorsqu'un citoyen est confronté à une loi injuste, il doit lui **désobéir** et revendiquer le refus d'appliquer la loi afin que le pouvoir politique prenne en compte cette contestation.

Une distinction doit être faite néanmoins entre différentes formes de désobéissance civile au XX^e siècle :

Désobéissance civile non violente	Désobéissance civile violente
Gandhi en Inde Grands-mères de la place de Mai en Argentine	Fauchage d'OGM en France

Mots-clefs

Tyrannie : Régime politique qui assimile le principe de souveraineté à la personne qui l'exerce.

Tyrannicide : Meurtre du tyran. Depuis l'Antiquité, cette action est considérée comme relevant du devoir civique. Elle fait l'objet d'une longue tradition intellectuelle.

Monarchomaques: Groupe d'intellectuels qui s'engagent dans la contestation du pouvoir royal à la fin du XVI^e siècle.

Désobéissance civile: refus revendiqué d'appliquer une réglementation jugée injuste et appliqué strictement et systématiquement dans le but de faire changer cette règle.

Bibliographie complémentaire

- + *Discours de la servitude volontaire*, Étienne de La Boétie, Garnier Flammarion, 2016.
- + *La Désobéissance civile*, Henry Thoreau, Mille et Une Nuits, 2000.

Écran A

La foi et le fanatisme religieux **La controverse de Valladolid**

Contexte

En 1992, trois acteurs extrêmement célèbres, Jean Carmet, Jean-Pierre Marielle et Jean-Louis Trintignant jouent dans un film de Jean-Daniel Verhaeghe intitulé *La Controverse de Valladolid*. À l'époque, le scénario de Jean-Claude Carrière est récent et est immédiatement adapté au théâtre de l'Atelier à Paris. Il s'agit d'un film historique qui répond à la montée du Front national et traduit l'engagement de ses auteurs et interprètes.

Tourné avec des moyens limités et développant une esthétique proche de celle du théâtre mais salué par la critique et la profession, il s'agit d'un film de huis clos qui met en scène de longs échanges rhétoriques entre les personnages. Seules certaines scènes nocturnes se déroulent hors de la salle d'audience. Sur ce point, le film s'écarte de la vérité historique puisque la controverse de Valladolid a duré près d'une année et a pris une forme essentiellement épistolaire, les différentes parties s'étant échangé un certain nombre de lettres.

Problématique

Le film présente un échange de points de vue sur le thème suivant : tous les hommes sont-ils égaux ? Il invite donc à se demander si la culture rend l'homme plus humain.

Synopsis

En 1550, un demi-siècle après la découverte du Mexique, du Guatemala et de Cuba, une controverse s'élève qui oppose deux hommes nourris de philosophie médiévale, le jésuite Ginès de Sepúlveda, d'une part et le dominicain Bartholomé de Las Casas, d'autre part. Des rumeurs affirment que des mauvais traitements ont été exercés à l'encontre des hommes dont les territoires ont été conquis et, ce qui est pire, ces mauvais traitements ont été commis au nom de la religion. Ternissant

la réputation de l'Église catholique, ces événements nécessitent la mise en place d'une audience pour découvrir la vérité.

Première journée

Dans un premier temps, Las Casas, traducteur d'Aristote qui a assisté aux massacres et aux mauvais traitements pratiqués par les Espagnols en Amérique, prend la parole. Il pense que les habitants du Nouveau Monde ont été rachetés par le sang du Christ au même titre que les colons et qu'ils sont dotés de sentiments humains. Il soutient qu'« il n'y a pas au monde meilleurs hommes » que les indigènes et qu'assoiffés par l'or, les colons ont oublié le vrai sens de leur religion.

Pour Sepúlveda, froid réactionnaire, au contraire, les Indiens d'Amérique sont des sauvages et des esclaves-nés que leur idolâtrie et leurs pratiques (les sacrifices humains notamment) écartent du genre humain. Les guerres menées contre eux sont donc justes. Il accuse Las Casas, en prenant la défense des Indiens et des civilisations précolombiennes, d'affirmer la supériorité des indigènes sur les colons. Se montrant fanatique, Sepúlveda, voit dans tous les massacres, non de la cruauté mais la « main de Dieu ». Sa plaidoirie se conclut sur une statue d'une idole (le Serpent à plumes) qui est apportée dans la salle pour prouver l'infériorité artistique des indigènes. Des moines assistent aux débats et représentent la réaction de l'opinion publique aux différents arguments.

La nuit, après la tenue des débats, le légat rentre dans ses appartements : il accueille d'abord les colons qui craignent les conséquences économiques négatives des décisions qui seront prises le lendemain. Puis, il reçoit le comte Pittaluga qui est pressé de finir la controverse parce qu'il doit participer à une chasse le lendemain.

Deuxième journée

Le légat du Pape Jules III, le représentant de Charles Quint et l'assemblée qui assiste aux débats sont chargés de trancher entre les deux parties de cette joute oratoire. Des colons sont venus pour assister à cette deuxième journée et peser sur les débats. Un coup de théâtre se produit : le légat du Pape a fait venir un groupe d'Indiens dans la salle d'audience. Puis, il fait entrer des bouffons de cour qui doivent susciter le rire de ces Indiens, afin de prouver leur humanité.

Le débat entre Sepúlveda et Las Casas reprend : les deux parties conviennent que les habitants du Nouveau Monde ont une âme. Sepúlveda demande alors la conversion de tous les indigènes par n'importe quel moyen. Las Casas réclame l'arrêt de la colonisation espagnole. Un colon intervient et insiste sur la perte financière qu'entraînerait un meilleur traitement des Indiens.

Après délibération, le légat du Pape tranche en faveur de Las Casas : les indigènes du Nouveau Monde sont des hommes et doivent être traités avec humanité. Néanmoins, *in cauda venenum*, il propose une nouvelle oppression et promeut, en